

Hollande Août 2009

Pays des polders prodiges, des moulins à vent, des champs de fleurs cultivées, autre pays des fromages, contrée du libre cannabis, royaume de la bicyclette, des innombrables canaux et de toutes les variétés de péniches à voile, Hollande, je ne te connaissais pas, si peu.

C'est par l'eau, lentement, sans guide que je t'approche pour une aventure à la fois tranquille et jalonnée de discrètes et sympathiques surprises. Ici ordre et fantaisies semblent avoir trouvé leur juste équilibre.

L'arrivée dans le secteur des lacs de Loodsrecht au Nord D'Utrecht, évoque comme un air de Cap Ferret côté bassin : nature domestiquée entre labyrinthes de canaux, espaces verts "sauvages", présences rafraîchissantes des grands arbres le long des pistes cyclables, villégiatures de tradition au bord de l'eau, petits ports privés. Modernité et solides coutumes ont là aussi trouvé un plaisant équilibre.

Dans cet univers charmant et bien rodé, notre arrivée sur les routes étroites du secteur avec nos quinze mètres de long ne passe pas tout à fait inaperçue. En quête d'une cale de mise à l'eau accessible et praticable, il nous faut régulièrement resserrer encore les étroits espaces réservés à la circulation, générer des files de véhicules où se mêlent Porsche, Ferrari et autres Range-Rover, contrôler les arrivées incessantes de vélos quand un demi-tour finit par s'imposer.

Pourtant nulle agressivité, aucun coup de klaxon, juste quelques regards pas toujours souriants.

C'est alors que sous une sorte de chaleur à la toulousaine, anonyme dans un flux de vélos, un monsieur dans un simple appareil me jette un regard appuyé, fait demi-tour et nous propose aussitôt son aide.

<< Non, il n'y a pas de possibilité de mettre à l'eau, il faut gruter >> nous a-t-on martelé.

S'installant prestement sur le siège central du Jumper, cet homme envers qui nous éprouvons reconnaissance et sentiments de méfiance mêlés, nous guide vers une destination inconnue. Peu après, à la vitesse clairement conseillée de quelques petits KM/H nous empruntons une allée parmi les nombreuses qui conduisent au lac. Encore une chicane et un vaste parking agrémenté d'une cale parfaite se dévoile sous nos yeux étonnés. Trouver les clés pour baisser la chaîne

ne prend dès lors qu'un instant.

Notre sauveur nous assiste dans la manoeuvre de mise à l'eau : discussions stratégiques s'ensuivent, ça racle, j'avance, je recule, je monte sur les cales, redescends, declines un conseil de démontage, finit par solliciter le soutien de la roue jockey. Ça y est Valse bleue glisse bientôt volontiers pour tremper paisiblement.

Je raccompagne ce compagnon de fortune jusqu'à sa bicyclette, tracassé par ce que je pourrais lui offrir en échange. Me reviennent alors en mémoire des discussions du groupe de recherche sur l'interculturel : en terre étrangère particulièrement, il est souvent difficile d'accepter de recevoir sans volonté de compenser en retour.

Aux frontières d'une sorte de paradis, les choses se seraient probablement passées ainsi. Les derniers échanges avec notre "sauveur" m'ont rappelé que j'étais bien sur terre : << il existe un fort risque de vol de votre belle remorque qui doit bien coûter 10.000 Euros, et je ne sais pas où vous pouvez la garer . Faites très attention >> .

L'antivol pour remorque proposé par un shipshandler coûte une fortune, et se trouve inadapté. Le mien à moitié prix l'est également et je suis peut-être assuré contre le vol et de toute façon la remorque ne coûte pas la moitié de 10 000 Euros. C'est donc en bord de lac que l'on finit par dénicher un emplacement et que nous trouvons moyen de bloquer les freins, d'empêcher en outre un éventuel accrochage. Comme à mon habitude, j'ai du mal à croire que les hommes sont si mauvais et me barricade dans la quasi certitude que les Hollandais ont trop de peurs, que les mafias roumaines et russes ne s'aventurent pas tous les jours ici en quête de remorques à bateau au motif que tous les Hollandais ou presque ont leur bateau à l'eau y compris quand il est remisé au garage... flottant.

Quand au sort du Jumper, j'ai peu compris les recommandations pour le stationner sur le port : était-ce gratuit, autorisé, ou payant ?

Ultime bienveillance, notre guide a pris soin de noter sur notre carte la voie d'eau à suivre pour s'extraire d'abord des canaux et rejoindre ensuite le lac. A nous de consigner les bons repères, de traverser le dit lac et de découvrir le passage qui nous mène jusqu'à la rivière Vecht.

Se demander comment faire pour dans 15 jours retrouver la bonne cale est au départ assez amusant.

Alors nous longeons un premier canal bordé de sommaires maisonnettes, façon cabanes de pêcheurs. Au bout, au flair, prenons à droite. A moins que ce ne soit

finalement à gauche : Valse bleue aspire aux grands espaces pour effectuer ses manoeuvres et ce d'autant que le mât dépasse largement tant par l'avant que par l'arrière, que le moteur a pris de l'embonpoint affublé d'un curieux coffre de bois, étouffeur de quelques décibels. Alors lorsque une embarcation motorisée menée par deux autochtones féminines déboule, même lentement, la mécanique des fluides impose un brainstorming : que faire entre le ponton, la grosse vedette, le virage à prendre, l'autre qui arrive, Valse bleue qui tient à ses aises et semble se jouer d'un moteur plus apte à faire des bulles qu'à redresser clairement en avant ou en arrière la situation ? Monique a bien attrapé la gaffe mais hésite fort à la pointer quelque part tant les directions possibles défilent aux vues de son bras quelque peu désarmé. De justesse ça passe !

Un port conséquent s'offre bientôt à nos émotions à peine apaisées : les premières péniches se dévoilent, les premiers canots typiques font leurs apparitions. Ce sont des sortes de "pointus" déclinés dans toutes les tailles, certains visant en longueur du côté de la pinasse arcachonnaise. Leur point commun est que le moteur est au centre dégageant tout autour de confortables espaces aux garnitures douillettes que de nombreux coussins agrémentent. En Catalogne, du côté de Cadaquès, on trouve des bateaux assez ressemblants qui savent donner de la puissance à défaut de vitesse pure.

Carrefour suivant à droite en suivant l'un desdits canots ? Non, allons plutôt à gauche, puis tout droit, puis finalement demi tour. Puis encore demi-tour, tout droit, OK, à gauche, sans doute, tout droit ... mince un pont infranchissable !

Monique prend des notes !

Le lac avec ses îles de verdure est enfin "à nous".

Il y a de quoi s'y perdre encore comme quelqu'un qui arrivant la première fois sur le bassin chercherait l'entrée de la Leyre avec une carte de France.

Sans en avoir écumé tous les contours, nous prenons finalement place dans la queue des bateaux qui attendent pour notre première écluse. Toutes les stratégies sont bonnes pour faire un moment du surplace sans se toucher ni se gêner, se doubler gentiment. Ici tous les types d'embarcations se côtoient de la plus modeste en tôle avec son petit moteur 2 temps qui fume et pétarade quand il veut bien redémarrer, au quasi yacht de 15 mètres, en passant par le voilier bois traditionnel et les inévitables péniches à voile qui se déclinent selon le même principe dans toutes les dimensions.

Rapprochements plus ou moins contrôlés aidant, la conversation s'engage parfois. << Oui nous sommes français >> Cela semble une évidence pour la

plupart de nos interlocuteurs. Notre curieux voilier ne fait vraiment pas couleur locale et le pavillon hissé demeure énigmatique. Je l'ai pris d'abord pour celui de mère patrie, mais faute de patriotisme il est de fait constitué de bandes horizontales rouge, blanc, bleu, blanc, rouge. Bref ce pavillon trouvé dans la garde robe de Valse bleue comporte les couleurs des pavillons de courtoisie hollandais et français mais ne correspond réellement à aucun des deux ! Cela nous vaudra tout au long du voyage des regards narquois. J'aime bien ces approximations : elles disent que je ne suis pas hostile au pavillon de courtoisie et que je m'en moque un peu tout également ; je suis en règle décalée.

Au signal, dans une atmosphère bon enfant le patient bouquet de bateaux s'étire et se glisse bien serré dans une vaste écluse qu'il comble. Chacun règle son ticket de passage. L'écluse s'est-elle vidée, sommes-nous descendus, à moins que ce ne soit l'inverse ? En tout cas le dénivelé est faible comparativement aux écluses toulousaines où il faut tenir fermement les amarres pour contrer le courant et les remous libérés par l'ouvertures des ridelles.

Les imposantes portes s'ouvrent sur la Vecht.

Barre à tribord pour remonter une rivière qui s'avère large d'une bonne cinquantaine de mètres, laissant le loisir de naviguer parfois à trois de front.

Notre premier pont à balancier s'annonce comme ceux peints par Van Gogh.

Naturellement, naviguer en Hollande suppose d'avoir accompli toutes les formalités fluviales aussi nombreuses sur le papier, internet et compagnie qu'il y a peu de personnes officielles et d'organismes agréés pour en expliquer la procédure. La VHF est obligatoire mais pour quel type de bateau ? Le permis VHF l'est également, mais peut-on s'en dispenser quand on est que de passage ? Y a-t-il une taxe sur les écluses et les ponts, une autorisation à demander, une carte verte, bleue ou jaune à acquérir, un almanach des canaux avec les horaires d'ouvertures et de fermetures des ponts, les hauteurs ?

Le fameux almanach n'étant édité qu'en Hollandais il demeurera gentiment en rayon et pour le reste nous choisissons d'adopter l'attitude la plus sage : copier sur les gens du pays. C'est eux qui nous ouvrirons les passages avec toutes leurs formalités en règles; il nous suffira de nous glisser discrètement dans le flot. Cela nous vaut de recevoir, comme les autres au passage des ponts mobiles, un sabot suspendu au bout d'une canne à pêche. Il est d'usage d'y glisser quelques pièces. La première fois, tout surpris, je passe sans comprendre essayant un regard noir.

Notre premier pont ne balançant pas encore en arrière, en hauteur, en entier, par moitié, à moins que ce ne soit par rotation sur lui-même ou que finalement il ne se hisse tout en vertical par les quatre côtés, bref le feu étant rouge, combien de temps nous faudra-t-il attendre ? Chercher le point d'amarre, passer derrière un autre qui arrive, juger si ça passe dessous ou pas, voilà de quoi s'occuper jusqu'à ce que - miracle - sans avoir rien fait que d'être là, une sonnerie retentit, les barrières se baissent, les véhicules, bicyclettes et piétons s'arrêtent tout naturellement sans râler. Tant de déférence et de monde arrêté pour nos beaux mâts, ou cabines trop spacieuses prodigue un certain sentiment de supériorité, jouissance de se sentir privilégié.

Mais se retrouver seul, un peu tard le soir, sans âme qui vive sur un pont anonyme d'un village banal, sans autre signe de vie que le flux pressé de quelques autos, cela génère au contraire un sentiment d'indifférence et de quasi abandon renforcé par l'échec d'une tentative millimétrée de passer dessous.

La rivière dévoile ses méandres tantôt plutôt sauvages tantôt civilisés. Le trafic dans les deux sens se fait plus dense aux abords des villages colonisés par des ribambelles d'embarcations : trouver une place de stationnement n'est pas toujours possible ! La vigilance s'impose : le fluvial c'est l'autre route des Hollandais. Des enfants de moins de 10 ans peuvent vous dépasser à bord de menus bateaux pneumatiques motorisés, et des péniches de plus de 30 mètres gronder derrière vous avant de vous dépasser également. Pourtant nul stress chez tous ces navigateurs : impression de maîtrise tranquille au regard de laquelle je demeure un amateur.

Le grand canal est maintenant un passage obligé pour rejoindre Utrecht.

Coup d'oeil à bâbord et à tribord, moteur à fond je m'engage dans ce carrefour impressionnant car sans visibilité. Juste avant, un puissant remorqueur poussant une barge dont on ne mesure plus la longueur m'a fait comprendre qu'il n'était pas question de se trouver sur sa route. Une volumineuse péniche enfoncée jusqu'au raz des flots et repoussant juste l'eau du sommet de sa large étrave ronde devrait me laisser le temps de m'engager et de serrer à droite. Ici, fini le charme paisible des courbes, des hérons cendrés qui s'envolent juste au passage ou nous regardent comme les vaches, les trains. La largeur de cette autoroute fluviale rassure côté manoeuvre mais réduit d'un coup la taille de Valse bleue. Elle refait connaissance avec les gros remous qu'elle recouvre assez facilement de son embonpoint naturel. Le moteur semble hoqueter parfois sous

l'effort : j'invoque en silence le dieu du fleuve : qu'il nous protège d'une panne !
Les géants des fleuves nous croisent ou nous doublent. Il devient inutile d'effectuer le salut coutumier des plaisanciers : un geste court, bref, pour lever l'avant-bras et l'index en guise de salut. Depuis leurs immenses postes de pilotages aux vitres teintées on ne distingue que des ombres. Seul un marin, minuscule coquillage en équilibre le long de l'étroit pont d'acier, nous envoie son bonjour.

Utrecht s'annonce avec toujours ces mêmes interrogations: par quel canal, quelle écluse, quel pont à franchir faut-il entrer ?

Un vieux rafiote à quelques encablures d'une vaste écluse bien close nous renseigne pour nous annoncer l'obligation de faire demi-tour et de reprendre le grand canal.

L'entrée suivante semble plus concluante mais nous nous retrouvons face à deux écluses de front. D'instinct je choisis la plus petite et en profite pour débarquer Monique. Avec son allemand elle se débrouillera bien avec le hollandais et y associera de l'anglais si nécessaire.

Sorte de miracle encore, l'endroit qui semblait aussi industriel que désert voit apparaître un fonctionnaire en uniforme qui nous indique de nous présenter à l'écluse adjacente. Le temps de me dégager laborieusement du quai, de prendre mes précautions pour amorcer une nouvelle manoeuvre, d'autres bateaux se présentent.

Utrecht s'ouvre à nous par une zone peu sympathique. Pour ma part je ne suis pas déçu : j'aime assez pénétrer dans des lieux un peu bizarre, où je n'ai pas vraiment de repères, une sorte d'autre monde que je scrute en rassemblant sur lui toutes mes connaissances et interrogations.

Un canal bordé de maisons flottantes sans prétentions, sortes de HLM de seconde zone, nous conduit à une impasse. Un autre canal pourrait être le bon. Pas vraiment de port à Utrecht apparemment. Le centre ville devrait être impraticable tellement les canaux y sont étroits et nombreux les ponts.

Un peu plus loin une espèce de péniche aussi laide qu'originale est amarrée. Nous choisissons de stopper là cherchant en vain des indications d'autorisations ou d'interdictions, espérant ne pas être délogés pour la nuit. Nous apprécions d'avoir la lumière, l'eau aux robinets et les toilettes à bord.

Vélos libérés du bastingage, le centre ville à grands coups de pédales sur les voies cyclables nous accueille par de joyeuses grappes d'étudiants.

La lumière est belle. Il y a foule. Là encore, quel canal suivre, quel pont franchir ? Les plus petits ont des airs plus mignons et nous voilà immergés dans un flot de vélos et de piétons en tous sens, de terrasses, de placettes animées. Les rues étroites se succèdent, la cathédrale nous fait signe : nous sommes bien dans le vieux centre d'une ville aux accents européens. Utrecht, de même que Gouda ou encore Amsterdam se donnent par moment de vrais airs de Venise. Rien de grandiose mais une succession d'immeubles teintés de multiples nuances et textures rehaussés d'ouvertures aux encadrements blancs. Ici, la sévérité n'est pas de mise, du sérieux avec juste ce qu'il faut de gaieté, de fantaisie.

De retour chez Valse Bleue, nous profitons du concert plus ou moins musical offert par l'un des voisins de quartier pour effectuer une petite séance "d'accordage" sur le large gazon qui borde le chemin d'accès au quai. Une petite fille, assiette apéritive en main, à destination de son papa pêcheur nous surprend en nous offrant un toast sous le regard amusé de quelques passants.

Lendemain, cap sur le centre ville : nous avons déniché un emplacement plus sympathique nommé "Haven" où un plaisancier réussit à nous brancher sur 220 V. Quel luxe !

Sur la vedette fluviale d'à côté c'est le grand déménagement : deux familles d'Allemands vident puis remplissent le même bateau : les uns faisant probablement un aller et les autres le retour.

Depuis 24 H, croiser des gothiques devient banal. La créativité est de mise pour développer des esthétiques sombres souvent provocatrices, sexy, effrayantes ou excentriques. Un marché gothique sur l'esplanade de la cathédrale, fermée pour l'occasion, nous livre la clé de cette invasion somme toute conviviale. Ce sont 3 jours de festivals et festivités pour ceux qui se reconnaissent dans cette sous-culture Européenne issue du mouvement Punk anglais et revitalisée par les Allemands.

Un apéro ballade est improvisé sur le bateau en l'honneur de la soeur locale. Quelques ponts nous offrent la chance de faire tête de loup sur leurs toiles d'araignées et l'un finit par arracher un feu de mâât, mais rien de grave. Plus ennuyeux, il nous faut faire demi tour en fond de canal totalement envasé. Le moteur peine à nous sortir de là. Il se vengera bientôt.

Les soirées se passent aussi à même les canaux : des jeunes en bandes investissent de belles barques basses à moteur. Rien ne les arrête. Au centre sur le capot le repas se prépare, l'apéro se consomme en conversations bruyantes.

Désormais en route vers Gouda le charme de la rivière reprend ses droits. Se déplacer avec lenteur repose le corps et transforme immédiatement le regard. L'environnement livre bien davantage de détails et de surprises et quand rien de spécial ne s'offre, l'attention se fait plus disponible pour ce qui ne va pas manquer de se dévoiler bientôt. D'insatiable gourmand on en devient gourmet : le micro se fait aimable.

Le jet d'eau du refroidissement moteur s'est fait lui aussi micro : il faut s'y résoudre la panne est bien là.

Une tentative de réparation acrobatique au dessus de l'eau ne parviendra qu'à nous faire perdre une pièce. Nous poussons jusqu'au village suivant, où, nouveau miracle, un genre de réparateur devrait être là le lendemain.

Qu'à cela ne tienne, la pédale de mon vélo n'a pas encore lâché et nous voilà partis pour deux bonnes heures de ballade dans un lotissement cerné de canaux, de petits ponts et de pistes cyclables. Terrasses en bois jardinées à plusieurs niveaux, de la plus sobre à la plus spacieuse agrémentent chaque maison d'un accès à un canal. Et quand il n'y a pas de canaux à proximité, un bassin est creusé. Le hasard de nos hésitations sur la route à prendre nous embarque maintenant en pleine campagne : vaches, chèvres, moutons, chevaux, canards, oies, côtoient presque à si méprendre de nombreux autres animaux factices dont les Hollandais semblent s'être fait une spécialité. Cela a peu à voir avec l'esprit nain de jardin. Les animaux sont disposés dans des attitudes naturelles ou humoristiques, parfois de façon surprenante comme cette vache à l'entrée d'une écluse ou encore seulement la queue et la patte d'un chien dépassant d'un fourré ! Là encore les hollandais semblent associer tradition et humour, application (l'imitation est parfois troublante) et légèreté.

Le lendemain le genre de réparateur espéré à l'abord sympathique est à l'heure. Il a tout l'air d'un ferronnier et me témoigne assez vite qu'il démonte un moteur hors-bord pour la première fois. Nous cherchons donc ensemble tandis que pièces et boulons s'étalent de plus en plus généreusement à mesure que progresse notre commune perplexité. Je finis par tenter une question : << ne connaissez-vous pas un ami qui s'y connaisse ? >>. Le mécano est déterminé : il cherche et s'applique avec constance et je le seconde de mon mieux pour "gagner" du temps d'abord et pour optimiser le capital confiance que j'ai investi sur lui faute de mieux. Du moteur, il ne reste plus que la tête à être encore préservée. Le pied est désossé, la pompe à eau ne livre encore aucun mystère. Ça bloque, ça coince, c'est

inaccessible, et nous ne sommes pas trop de deux pour endiguer l'énervement qui pointe, le moment où il faudra tout remonter sans avoir trouvé la solution. Soudain trois pièces sautent en même temps. En un éclair tout s'éclaire : le mécanisme de la pompe est assimilé. Une fois retrouvée la minuscule pièce qui a sauté, et que la vase avait sans doute délogée nous pouvons repartir pour une séance de remontage poussés par le désir inquiet de vérifier si ça va vraiment marcher.

L'opération s'avère concluante et nous fêtons ça à bord entre bière et échanges sur les expériences de descentes de rivières françaises en canoë de notre sauveteur.

Pour autant le monde réel n'oublie aucune de ses facettes et la facture est conforme au temps passé.

Au coucher du soleil nous reprenons la route, l'ouverture d'un dernier pont typique se fait attendre et semble vouloir nous laisser accoster à un hangar désaffecté. Il finit par nous libérer le passage. Jusqu'à Monfort, les belles villas se succèdent. Chacune avec son charme propre d'architecture, de couleur, de terrasses, de jardins, de bateaux de toutes tailles accostés en bordure.

L'arrivée à Gouda est beaucoup moins réjouissante. Ce n'est guère accueillant, l'entrée de la ville n'est pas belle, la pluie nous trempe jusqu'au slip et c'est bruyant !

Les vélos nous roulent jusqu'au centre ville tout piéton, bien plus charmant, mais à 18H la plupart des boutiques sont closes. Cela n'enlève rien à la très belle place de l'hôtel de ville. Un grand bâtiment du XVII paraît-il connu dans le monde entier trône au beau milieu d'une vaste place sans forme définie.

Le jour suivant se lève encore avec la pluie. Le genre de port où nous avons déniché la dernière place n'est vraiment pas terrible. Des plaisanciers jouent bizarrement à la raquette sur le parking d'un grand magasin. J'ai bien du mal à trouver l'entrée d'une courte douche flottante et bouchée ! Faire le plein d'essence s'avère compliqué: on nous dit de ne pas nous approcher de la rive du côté de laquelle se trouve une pompe, tandis qu'il faut faire un grand détour pour y accéder à pied. Tant pis, bravant les recommandations, Valse bleue se moque des dangereux abords et accoste sans problème : disposer de 30 CM de tirant d'eau ça aide souvent.

Naturellement le distributeur refuse nos cartes bancaires et sous la pluie ce n'est pas gai ! Une grand-mère fait le plein sous mon nez mais refuse de prendre les Euros que je lui tends pour remplir ma nourrice. Monique trouvera la solution par

l'intermédiaire d'un charmant hollandais ravi de venir en aide à des français.

A ce propos, il faut savoir que nous avons, français, la mauvaise réputation d'être mauvais en langue. Au long du voyage nos auditeurs s'étonnent régulièrement que nous sachions quelques mots d'allemand, d'anglais ou d'espagnol ! Plusieurs Hollandais ont semble-t-il plaisir à échanger en français.

Les vélos nous permettent de suivre les canaux en quête d'un emplacement plus bucolique. En toute innocence et toutes les autres places étant déjà occupées nous nous amarrons à côté d'anciennes péniches aux grands mâts de bois, et imposantes dérives latérales.

Évidemment après avoir visité la cathédrale aux 74 splendides vitraux, après s'être recueillis aux envolées majestueuses de l'orgue, avoir acquis quelques cadeaux typiques pour nos enfants, enjambé les multiples ponts fleuris, un marinier nous fait clairement savoir que l'emplacement est réservé aux péniches d'antan et que Valse bleue ne peut s'y associer.

Une nouvelle place est alors conquise par un savant créneau et le déplacement d'une grosse vedette du temps que son capitaine ronfle. Cet anneau de choix nous offre de goûter dès le lendemain 8H sonnante au tambourinage du havenmeister préposé aux taxes portuaires. Le plus souvent évitées, là, en touristes dociles, au lieu de tirer la couette et de faire le mort, Monique se rend à la taxe et officie de son porte monnaie. Les tambourinages se succèdent...

Réveillé pour réveillé nous hâtons les préparatifs et profitons d'un pont qui s'ouvre pour s'enfiler avec les plus matinaux hors de Gouda. En route pour Amsterdam !

La pluie a cessé, mais le gris enveloppe tout. L'impression d'inconfort est renforcée par un vent frais à la bretonne. Un large canal bordé d'une route à grand passage s'étend tout en longueur sans plus aucun charme. J'accélère et les détails charmants, étonnants se font plus rares. Deux blondes mamies se sont tout de même tassées dans une voiturette à peine plus large que deux vélos et prennent gaiement possession de la piste cyclable. En France, les voiturettes singent les grandes, en Hollande elles sont les plus menues et dépouillées possible !

6 heures plus tard nous faisons halte en pleine bordure de place d'un très pittoresque village sur l'Amstel : Ouderkerk. On s'attend à être prié de s'amarrer ailleurs, mais au contraire une imposante vedette s'amarre à couple à une immense péniche rutilante.

Un mot pour dire que le plaisir de naviguer en Hollande se nourrit aussi aux

bateaux impeccables rencontrés, côtoyés. Le bon goût est largement partagé, peintures et accastillages se posent bien nets dans leur facture classique comme des évidences.

Le village s'endort paisiblement une fois les courses effectuées à la supérette juste à côté. Entre deux maisons un banc nous invite à son coucher de soleil au virage de la rivière.

Réveil paisible, temps superbe, soleil tempéré. Une heure après, je ne sais pourquoi, entrer dans Amsterdam à la barre de notre Valse bleue du Gers a quelque chose de grisant. La capitale des Pays-bas se laisse faire, se découvrant peu à peu. A mesure que nous avançons les maisons flottantes se font plus riches, le trafic plus dense, le nombre d'intersections plus étonnantes. Monique applique toute sa rigueur méticuleuse à les compter, à tenter de les repérer sur notre modeste carte. En oublier un, ne pas en deviner un autre et nous serions pris dans les rets de l'indécision de la route à suivre. Les ponts des siècles passés, mobiles pour les uns solidement plantés pour les autres rappellent ceux de Paris. La ressemblance s'amplifie lorsqu'il faut tantôt patienter, tantôt reculer, tantôt mettre plein gaz pour se faire un passage entre les péniches à passagers qui mitraillent de tout bord et laissent s'envoler des coucous d'enfants.

J'aurais envie de farfouiller par tous les canaux, dénicher les moindres recoins, m'aventurer par curiosité dans le labyrinthe en cercle d'Amsterdam.

On s'enfonce maintenant par un canal plus étroit, empruntons un tunnel et débouchant sur une vaste rade dont les limites ne sont pas visibles. De proche en proche après quelques canaux erronés, nous arrivons en vu d'un port désert. Un plaisancier du coin s'affaire sur le vieux voilier qu'il retape et nous indique un emplacement. L'endroit est un peu bizarre cerné de grands bâtiments dont on ignore l'usage, délimité par une énorme digue où circulent des trains. L'eau et l'électricité sont à quai. Avec le bricoleur nous sommes 3 c'est tout !

Un vieil Hollandais s'approche finalement. Ne s'exprimant que dans sa langue ilk parvient à arracher une vingtaine d'Euros à Monique. Nous finissons par comprendre qu'il s'agit d'une caution pour la clé du portail et des sanitaires à volonté.

Vélos enfourchés nous pédalons à la conquête de cette capitale à la réputation sulfureuse mais combien attirante.

La culture de la bicyclette s'exprime ici dans toute sa spécificité et il n'y a sans doute guère qu'avec la Chine que la concurrence serait loyale. Les vélos se parquent par grappes, par nuées, en troupeaux. Là encore le classicisme se mêle

avec bonheur à la modernité, le côté pratique au confort, à la solidité. Il n'y a semble-t-il plus qu'en Hollande qu'on trouve encore de larges selles de cuir.

Est-il un autre pays qui décline la bicyclette en autant de versions pour charger enfants devant, derrière, les deux ensembles, deux devant, plus la place pour les courses, sans compter les triporteurs de marché et les taxis. Côté énergie quand ils ne sont pas soutenus par des moteurs électriques, les vélos animées par des mollets convaincus filent à belle allure et se faufilent sans ralentir ni crier gare. Le klaxon n'est pas de mise pas plus que le casque pour les cyclomoteurs. Chacun vaque à ses affaires avec une tranquille détermination. J'apprécie, on s'en doute, cet esprit de liberté au regard des règles.

Quartier asiatique avec ses multiples propositions de massages, quartier chaud, avec son musée du cannabis, sa graineterie très spéciale, son cannabis college, magasin des accessoires du plaisir et autre beautés en vitrine, certes, mais après l'Anneau d'Or des trois stones, c'est finalement le musée Van Gogh que la nuit approchant nous prenons comme amer.

Il ferme à 22H de l'autre côté de la ville. Il nous suffit de suivre le rythme d'un Hollandais qui a pris peine de notre perplexité et nous met sur la voie. C'est l'Amsterdam des grandes avenues, des quartiers chics, des hôtels loin du bruit que nous avalons à travers ponts et larges voies cyclables.

Un musée pas extraordinaire, agrémenté d'un concert de musique de chambre cependant se paie le culot d'exclure tout français au profit du seul anglais et hollandais ! Lire en anglais des commentaires sur la Provence, c'est rageant !

Retrouver Valse bleue dans la nuit, nos vélos sans éclairage, comme la plupart, devient un jeu. Nous inventons un autre chemin de retour faute de savoir rouler sur nos pas. Suivre un guide n'aide pas à prélever les indices nécessaires à son autonomie. Nous en parlons avec deux femmes Belges d'un certain âge qui cherchent où se restaurer et qui nourrissent notre conversation de très approximatives indications pour nous rapprocher de notre petit port d'occasion. Elles sont venues en bateau également et s'amarrent à l'un des vrais ports bien plus éloigné du centre que le nôtre.

Amsterdam après s'être un peu dévoilée nous pousse maintenant vers la mer. Une immense écluse nous y introduit. L'espace s'élargit soudain et l'on retrouve le balisage propre aux péniches de fret, aux barges interminables qui avancent rectilignes poussées par de puissants remorqueurs. La navigation s'effectue souvent de front, le regard passant tour à tour de tous côtés pour

surveiller qui passe, qui arrive, qui dépasse. Il nous faut trouver de l'essence et mâter.

Une sorte de port minimal nous offre un ponton pour effectuer l'opération. Le vent s'est levé. Devant nous un jeune couple tente de hisser ses voiles avec beaucoup de difficultés. A la longue le claquement devient stressant.

Vent debout, la montée précautionneuse du mât s'effectue sans problème. J'estime à 5-6 la force du vent : nous prenons donc un ris mais la grand voile ne comporte qu'un rivet sans garcette par pli. Donc bricolons le ris.

Pas question de partir encore à la voile, il nous faut chercher de l'essence dans ce qui ressemble à un vaste estuaire. Oui, les autoroutes qui les enjambent s'arrêtent pour laisser passer les bateaux ! Et même les ponts de chemin de fer... selon les horaires des trains.

Un pont d'autoroute s'ouvre donc bientôt devant les mâts de voiliers sérieux. Avec ses 8 mètres Valse bleue fait toujours figure de petite. Pourtant, plus rien à voir avec le fidèle Edel II. On voit les choses de bien plus haut, plus large, avec combien plus de confort. Les manœuvres demeurent délicates aux motifs conjugués d'une expérience à enrichir, d'un fardage important, d'un moteur trop juste. Valse bleue tend à riper exagérément à chaque virage et les appontages entre bateaux, aux écluses, les arrêts sur des poteaux, et autres marche-arrière nous font régulièrement frissonner. Évidemment avec leur hélice d'étrave actionnées à tout bout de champ les autres font meilleure figure. Il arrive ainsi que Valse bleue "mange des coups". Monique fait de son mieux pour jouer à répétition de la gaffe et du lasso et il peut arriver que très injustement je m'énerve ... Nous partageons nos succès et nos limites.

Nous laissons passer une station d'essence flottante, la carte indiquant qu'il en existe deux autres plus loin. Va donc pour la suivante. Il y a du monde qui en part, qui arrive et le clapot associé au vent génère de l'instabilité. Deux manœuvres d'appontage vont s'avérer inutiles : il n'y a que du gas-oil !

Le vent nous est très favorable, va pour la voile, on verra plus loin, plus tard pour l'essence. Hisser par 5-6 au milieu d'un trafic non-négligeable demande concentration et détermination. Les choses ne se passent pas très facilement et Monique me signale soudain la présence d'une barge qui file bon train, nous passe sous le nez et dont la proximité ne me plaît guère.

C'est parti : le vent s'engouffre. Le foc est déroulé. Ça fonce, ça monte et ça descend comme d'hab. Valse bleue tient bien l'équilibre et me sollicite assez durement à la barre.

A cette vitesse, en deux bonnes heures nous traversons prestement un large espace de << l'Isselmer>>, mer intérieure fermée tout au Nord par une digue que nous ne verrons pas. Nous croisons de majestueuses péniches aux lourdes voiles de cotons rouges ou marrons vieillis. Elles sont parfois menées par des groupes de jeunes.

Comme sur tous les plans d'eau importants, par jour de vent frais, les gros voiliers sont de sortie. Monique au regard de leur gîte imagine que pour nous ce sera différent. Je l'assure que non et que tout ira bien. En effet, au près, Valse bleue, passé un certain degré d'inclinaison reprend tout simplement les commandes et lofe comme une grande. Un safran dehors et l'autre sans doute trop en oblique, il ne répond plus et la belle effarouchée se redresse. Jamais vu ça avec le Yaorana qui au besoin se couchait plus volontiers.

Le repérage sur ce qui nous tient lieu de carte n'est guère évident et nous voilà à l'approche d'un chenal balisé qui devrait nous mener dans un port.

Un château médiéval en garde l'entrée. Enfin un vrai port ! C'est le paradis des amoureux des péniches à l'ancienne : voiles impeccablement pliées sur la bôme et vergue incurvée, vernis scintillants avec les énormes pièces de laiton. Les authentiques détails marins sont partout. Ça vibre de quelque chose d'intemporel et de précieux.

Belle nuit dans ce port chic et de taille conviviale.

Ballade à nouveau ventée au programme du lendemain : << 4- 5 seulement nous a assuré le haven-master >> Monique ne voit guère la différence avec la veille et s'accroche ! Les promenades qui taquinent l'horizontal lui sont culturellement plus abordables du fait de ses racines terriennes. Alors un aller-retour en fanfare jusqu'à rendre une courte visite au village du rivage opposé doit s'agrémenter d'une pause à l'ancre à l'abri du vent. Justement quelques-îles s'y prêtent.

Le port de Muiden donne sur la rivière Vecht qui nous ramènera à Loodsrecht. Je rêve de remonter à la voile chaque fois que possible, ce qui suppose de conserver le mât vertical. Passée une première écluse un pont d'autoroute silencieux comme une autoroute nous barre le passage. Pas question de passer la nuit à proximité. Un signal lumineux s'annonce de bonne augure. On s'approche, se tient prêt. Il s'ouvre et deux bateaux prioritaires passent. Aussitôt je m'engage fermement à mon tour. Arrêt, stop, demi-tour, marche-arrière, le pont se referme sur nous. Pour une raison inconnue, ce pont apparemment automatique ne nous a pas pris en compte.

Une autre fois, en raison d'un angle mort le préposé à la manœuvre avait commencé d'abaisser le pont sur nous !

C'est bon. On passera dessous. Séance de démantage et à nous les charmes de la Vecht. Une heure plus tard nous faisons une halte bucolique au milieu des canards et des poules d'eau sans pouvoir quitter le bateau.

A proximité, un couple d'amoureux occupe une pénichette à ciel ouvert. Ils disparaîtront sans bruit. Entre temps un groupe de femmes aussi mûres que délurées me salue depuis leur embarcation, l'une ayant le bon goût de me montrer ses fesses. Je souris et fais signe que c'est top.

Un petit soleil nous réveille et nous guide jusqu'à la longue écluse donnant l'accès au lac. Les bateaux s'y serrent comme à l'accoutumée. Le vent est favorable et le lac seulement traversé au moteur à l'aller. Je négocie avec conviction l'opportunité de remâter et d'achever notre périple par un tour de ce joli plan d'eau parsemé d'îles mignatures boisées .

Mes essais de compétition avec d'autres voiliers n'apparaissant pas clairement concluants. J'abandonne au mépris ces jeux stériles et me rabats sur la vitesse plus probante des remous. Valse bleue se laisse coucher autant qu'elle peut et joue l'infidèle au plan horizontal. Nous apercevons la remorque à l'occasion d'un bord. Une petite crique bien sympathique nous accueille enfin pour notre dernière nuit "sauvage". Entre temps nous avons repéré l'entrée du labyrinthe.

Au petit matin sur un lac en miroir nous glissons vers notre petit port de départ. Nous croisons de petites barges chargées d'optimistes menées par quelques animateurs en charge d'une bande d'enfants. Le métier de marin hollandais s'apprend ici.

Valse Bleue croise dès le lendemain le haut de la Tour Eiffel et gravit vaillamment la dernière côte jusqu'à la Rouge-Lierre.

Merci la Hollande !

P.S un guide fluvial en anglais ou allemand eut été le bienvenu.

Eric.